« UN JARDINIER N'EST JAMAIS LOIN DU PHILOSOPHE. LE JARDIN PERMET DE MÉDITER SUR LA VIE »

Avec « Le Jardin aux lucioles », Philippe Fiévet nous conte le cycle de la vie à travers l'écrin d'un jardin et de son arboretum, confrontés aux souvenirs et aux affres du réchauffement climatique. Mais ce roman est avant tout une formidable ode à la vie.

Un entretien avec Jean-Philippe Grissot

Paris Match. « Le Temps des arbres », publié aux Éditions du Rouergue en 2019, était un récit. Avec « Le Jardin aux lucioles », vous en éditez la suite chez MEO, mais cette fois sous la forme d'un roman. Pourquoi cette différence ?

Philippe Fiévet. Le premier ouvrage était un récit de vie, c'est-à-dire la relation de faits authentiques qui avaient essentiellement pour cadre un jardin. Avec « Le Jardin aux lucioles », on bascule dans la fiction romanesque dans la mesure où le temps a passé : le jardinier est décédé, mais pas le jardin, ni les trois enfants qui y ont grandi et vont mener leur propre vie tout en gardant une relation forte avec celui-ci. Il s'agit donc d'une deuxième partie située dans le même cadre, mais qui a forcément évolué sous le regard de la plupart des personnages du premier livre.

Vous aviez donc dès le départ l'intention d'écrire un diptyque ?

Pour être honnête, non. « Le Temps des arbres » avait été apprécié par un large public, et pas seulement constitué d'amateurs de beaux jardins. Il avait même été sélectionné pour le prix Redouté. Mais pour moi, l'aventure s'arrêtait là, et j'ai poursuivi mon travail de jardinier en témoignant de la reconnaissance pour celui-là qui m'avait donné un livre. C'est en continuant de planter des arbres et de retourner la terre que l'idée s'est imposée à moi de lui donner suite. Une suite et en quelque sorte une fin, sans que cela en soit une pour tout le monde. Le jardinier n'est jamais loin du philosophe et le jardin est un excellent support de méditation, à la fois sur la vie et sur la finalité de toute chose. Mais comme le souligne l'épigraphe, empruntée à l'écrivain mexicain Mateo Garcia Elizondo : « La mort est un prétexte pour parler de la vie. »

Il est en effet question de la mort dans ce roman, sans qu'on n'y trouve pourtant rien de lugubre. On dirait plutôt qu'il s'agit d'une sorte d'accomplissement.

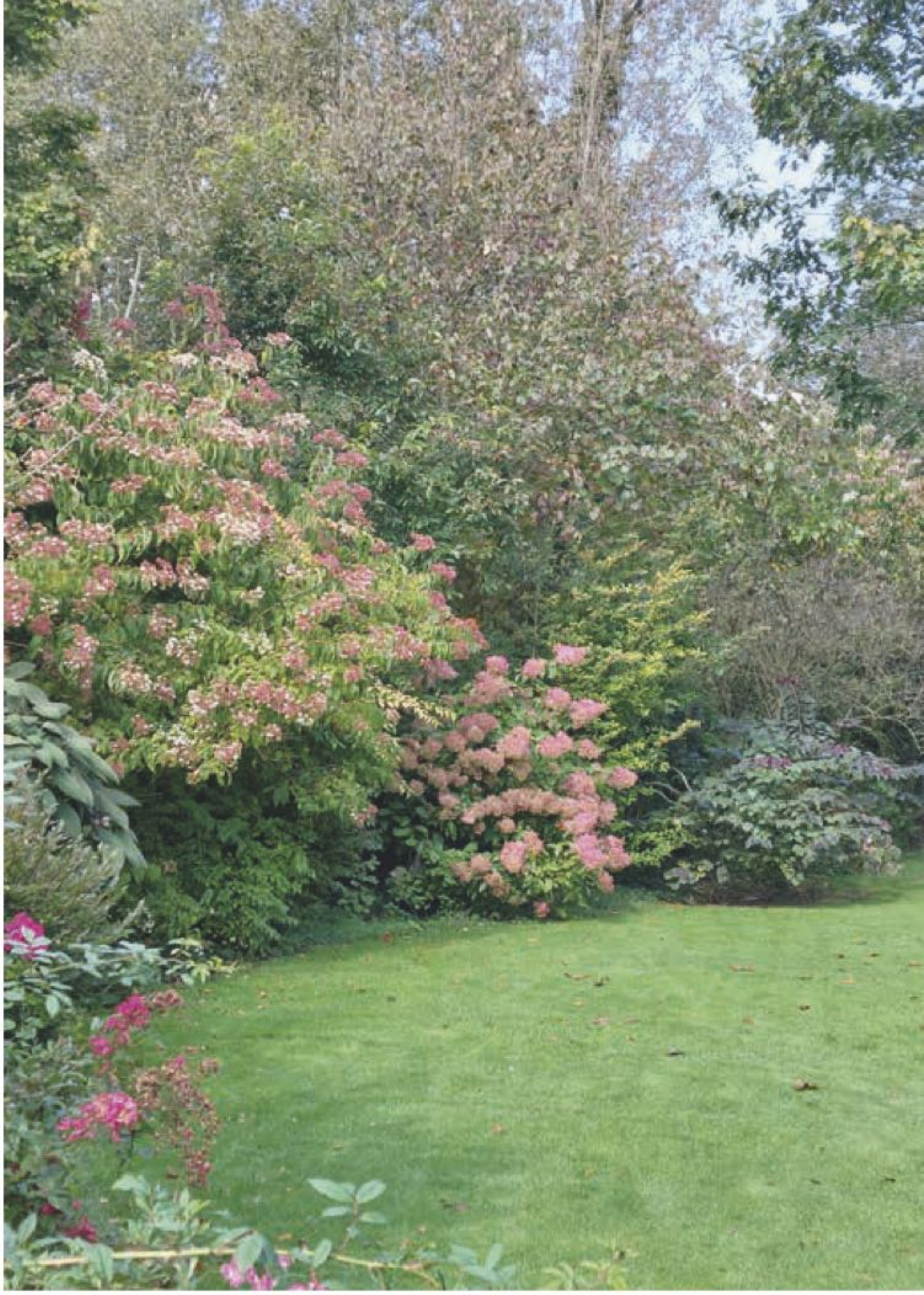
Les pages s'ouvrent en effet sur la mort du jardinier, qui est rapportée de manière presque burlesque : mal lui en a pris, il veut cueillir une rose, ce qui n'est pas sans rappeler d'une certaine façon le conte « La Belle et la Bête », sauf qu'il s'agira de son dernier geste de jardinier et de mortel car il s'affale piteusement dans le parterre, terrassé par une crise cardiaque. C'est alors seulement que tout commence. Son esprit s'éveille, s'ouvre comme jamais à la nature, à l'univers, au ballet lumineux des lucioles au fond du jardin et au symbole que cela suppose, ainsi qu'à ces arbres qu'il n'a cessé de planter au cours de sa vie. Il fait corps avec cette terre qu'il a travaillée de ses mains et acquiert une sorte de vision extralucide non seulement du monde qui apparaît sous nos yeux de manière tangible, mais aussi de celui qui se cache derrière les apparences, un royaume secret animé par cette formidable pulsion de la vie qui galvanise le règne végétal. C'est donc bien ce qu'on peut appeler un accomplissement. Dans ce sens, « Le Jardin aux lucioles » est une ode à la vie.

© Photo Charlotte Daerden

NOTRE GRAND TÉMOIN

Auteur belge originaire de Charleroi, Philippe Fiévet a mené une riche carrière de professeur de français et d'histoire. Éditorialiste et chroniqueur, notamment gastronomique, il est aujourd'hui journaliste pour Paris Match Belgique. Ce voyageur dans l'âme a visité le Ladakh, l'Inde, la Birmanie et plusieurs autres pays d'Asie du Sud-Est avant de s'arrêter un long moment au mont Athos, en Grèce, plus particulièrement dans le monastère serbe de Chilandar, où il a partagé la vie des moines durant un an avant que ceux-ci lui confient les clés d'un ermitage situé sur leurs terres, au bord de la mer Égée. Mais c'est aussi sa passion absolue pour les arbres qui lui fera courir le monde avant qu'il décide de se poser dans un petit village de la campagne hesbignonne afin de donner libre cours à sa passion pour les frondaisons automnales. Dans ce tourbillon de feuilles rouges où les arbres jouent une partition essentielle, il plante des dizaines d'essences des horizons les plus lointains, traçant ainsi un chemin de vie, un espace initiatique dans sa quête d'un jardin flamboyant qui l'a aidé à grandir et à trouver sa place. Jusqu'ici, ses expériences lui ont permis d'écrire « Ruby, une romance birmane », « Brûlure indienne » et « Sur un air d'opéra-bouffe ». Voici maintenant « Le Jardin aux lucioles ».

« Le jardin est imprégné de désir spirituel. Il incarne à la fois la soif de la connaissance et la soif de vivre », explique Philippe Fiévet. « Il est le lieu où l'on s'abreuve et, en même temps, celui du dernier repos. Évoquer la vie et la mort doit pouvoir se faire avec détachement. »



À travers cette ode, le jardin prend une dimension toute particulière.

De tout temps, il a eu une dimension dépassant le simple agencement d'arbres et de fleurs destiné à dispenser du bien-être à travers une nature sublimée. Le jardin a une connotation mystique et allégorique dans de nombreuses cultures. On le célébrait déjà dans le « Cantique des Cantiques » et il a nourri l'imaginaire du Moyen Âge, où il représentait l'idéal de pureté et de retraite du monde. C'est un espace de perfection et de proximité avec le divin. À toutes les époques, il est aussi ressenti comme le lieu de l'initiation par excellence. Il devient en quelque sorte une métaphore de l'âme.

Comme dans votre roman ?

Oui, ce jardin est imprégné de désir spirituel. Il incarne tout à la fois la soif de la connaissance et la soif de vivre. Il est le lieu où l'on s'abreuve et, en même temps, celui du dernier repos, puisque le jardinier fait répandre ses cendres au pied de l'arbre où il avait lui-même dispersé celles de sa mère. C'est un lieu de réconciliation. Évoquer la vie et la mort doit pouvoir se faire avec détachement. Les jardiniers n'en manquent pas.

Ce jardin est aussi habité par trois enfants qui grandissent avec lui. N'incarne-t-il pas des valeurs de mémoire et d'engagement pour le futur ?

Ces trois enfants constituent la trinité affective du jardinier, qui est aussi un père ayant vécu seul avec eux. Au moment de rendre l'âme, ses souvenirs affluent dans un dernier flash lumineux. Car les enfants sont les acteurs permanents du jardin, au même titre que les lucioles ou que la vie animale qui s'y développe. Bien sûr, chacun est confronté aux aléas du quotidien car, comme dans toutes les familles, à plus forte raison monoparentales, il peut y avoir parfois des malentendus, des frustrations, des conflits. Chacun sait qu'entre frères et sœurs l'atmosphère peut parfois être à l'orage. Mais il y a aussi, avant tout, énormément d'amour. À travers le jardin, ces trois enfants grandissent, connaissent les tumultes de l'adolescence, deviennent de jeunes gens qui, chacun à tour de rôle, quittent le nid pour « voler de leurs propres ailes ». Le père connaît alors le fameux syndrome du nid vide. Il plante des arbres, des fleurs, avec la dernière des frénésies ; il plante pour combler l'absence, avant de rejoindre définitivement l'arbre sous lequel ont été dispersées les cendres de sa mère. Et la vie continue, bien sûr. Un autre couple prend le relais, avec ses propres enfants, avec sa propre histoire. Elle continue de la même manière que se succèdent d'autres plantes au jardin, que l'on suit la croissance des arbres qui, à leur tour, vivent et meurent, dans une temporalité différente. Car le futur, c'est aussi le réchauffement climatique, qui va malmener les végétaux à un point qu'on n'aurait jamais pu imaginer.

Vous évoquez en effet ses conséquences et son impact sur la nature.

Il s'agit d'une réalité palpable, que tout jardinier peut observer à son échelle. On constate déjà à quel point les aulnes, les ormes et les hêtres sont menacés dans notre pays, à quel point les scolytes exercent des ravages dans les forêts de résineux, en Ardenne comme ailleurs. En Hesbaye liégeoise, où se déroule l'action du roman, on voit que l'implantation excessive d'éoliennes met en péril les chauves-souris, les rapaces et les autres oiseaux. En Europe, on aurait perdu 800 millions d'oiseaux en moins de quarante ans, soit une moyenne de 20 millions chaque année. L'effondrement de la population des insectes est tout aussi massif que rapide. Ils diminuent à vue d'œil à cause de l'agriculture intensive, de l'utilisation massive des pesticides et de la destruction des habitats. Quant aux abeilles, leur mortalité hivernale serait estimée à 26 % en Belgique, alors que certains apiculteurs rapportent des pertes pouvant atteindre jusqu'à 60 % de leurs colonies en une seule saison. N'oublions pas non plus les acteurs de l'ombre que sont les vers de terre. Les jardiniers sont bien placés pour le savoir. [SUITE PAGE 8]

« Le jardin a toujours eu une connotation mystique et allégorique dans de nombreuses cultures. C'est un espace de perfection et de proximité avec le divin »

« La pratique du jardinage vivifie l'esprit et préserve notre capacité d'émerveillement. C'est le sel de la vie »

« Dans un jardin », explique l'auteur, « vous êtes à la source des pulsions les plus merveilleuses et les plus protéiformes de la vie. Tant qu'il y aura des jardins et qu'il y aura des personnes pour s'imprégner de "l'âme parfumée des parterres" chère à Henri Bosco, il sera possible de vivre des moments intenses. »

Les vers de terre se terrent, mais n'échappent pas à la purge alors qu'ils jouent un rôle crucial dans la fertilité des sols. On n'a pas besoin d'une boule de cristal pour savoir quel avenir nous réservons à nos enfants. Dans le roman, très symboliquement, ce sont les lucioles qui s'effacent peu à peu du paysage tandis que le jardin est de plus en plus soumis aux tensions climatiques. Mais il résiste ! Car si la nature est mise à mal, si les arbres accusent le choc, ils peuvent faire preuve de résilience grâce à une biodiversité soigneusement entretenue.

La nature est donc résiliente. Jusqu'à quel point ?

On assiste déjà à la migration de plusieurs espèces d'arbres vers le nord ou vers des altitudes plus élevées. Il paraît que le phénomène n'est pas nouveau. Après la dernière époque glaciaire, les chênes ont migré du sud vers le nord de l'Europe sur plusieurs millénaires, à une vitesse moyenne de 400 mètres par an. Car si les arbres ne parviennent pas à prendre leurs jambes à leur cou, ils sont quand même capables de se déplacer à leur rythme, lentement mais sûrement. On estime leur vitesse de migration naturelle à trois kilomètres par siècle. Autant dire que le réchauffement de la planète risque de les rattraper. Et quand bien même ils parviendraient à s'établir dans des contrées provisoirement plus accueillantes, ils pourraient ne pas s'adapter à leur nouveau territoire, dans la mesure où le monde mycorhizien dans lequel ils plongent leurs racines peut être sensiblement différent et donc moins hospitalier. Or, on sait à quel point celui-ci joue un rôle clé dans la santé, la communication et la résilience des écosystèmes.

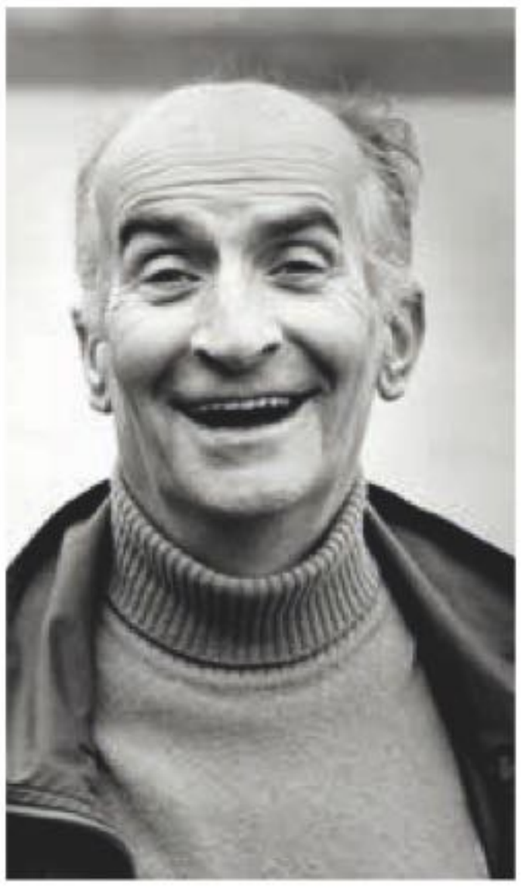
Comment peut-on mieux parler de la vie dans les moments difficiles que traverse aujourd'hui le monde ?

Il faut pouvoir regarder la réalité telle qu'elle est, mais aussi s'en prémunir et être capable de s'en protéger. À ce niveau, je constate que la pratique du jardinage vivifie l'esprit et préserve notre capacité d'émerveillement. C'est le sel de la vie. Nous vivons en effet dans un monde éruptif qui laisse entrevoir le pire. Il ne s'agit pas de l'ignorer, mais la nature nous l'enseigne : avec ou sans nous, la vie reprendra toujours le dessus. Quant à notre attitude face à l'agitation du monde et à la perte de repères inhérente à la société actuelle, je ne peux m'empêcher de penser qu'en fin de compte, chacun de nous chemine vers sa mort de la même manière qu'il a vécu. Voilà pourquoi l'harmonie est importante, que ce soit à travers le jardin ou dans notre relation avec nos proches.

« La migration de plusieurs espèces d'arbres est déjà une réalité. S'ils ne parviennent pas à prendre leurs jambes à leur cou, ils sont quand même capables de se déplacer à leur rythme, lentement mais sûrement »

Notre société semble obsédée par la mort alors qu'elle devrait être davantage préoccupée par la vie, non ?

Il me semble au contraire que, dans nos sociétés occidentales, la mort reste largement un tabou, en particulier sur le plan individuel. Nous pouvons imaginer la fin de la planète ou de la vie sur terre ou même voir des gens mourir sous les bombes à la télévision sans nous sentir personnellement concernés, mais de là à envisager notre propre finitude et nous y préparer, c'est autre chose. Dans notre for intérieur, nous sommes habités par un déni constant de la mort. Et cette attitude se reproduit aussi vis-à-vis des défunts d'une manière générale. Pour le dire court, on a tendance à mettre la poussière sous le tapis. Dans nos villages, comme celui où je vis aujourd'hui, les bulles de collecte de verre sont adossées aux murs du cimetière, ce qui en dit long sur le respect dont nous faisons preuve à l'égard de ceux qui aspirent au repos éternel. Cette mise à distance tend de plus en plus à éloigner la mort du cercle familial et social. Elle est considérée chez nous comme une ano-



« Passer du temps sous les arbres favoriserait la récupération émotionnelle. Louis de Funès l'avait compris. Entre deux tournages de film, il passait de longues heures à travailler dans son jardin. À sa mort, sa roseraie comptait 600 espèces et variétés. »

malie à refouler, probablement à cause de plusieurs facteurs sociologiques comme le recul de la religion, l'individualisme exacerbé, la médicalisation de la fin de vie et cette tendance que nous avons à réduire l'émotionnel de la mort pour nous protéger et éviter d'y penser.

Comment considérez-vous la mort ?

Comme une dissolution et, en même temps, une continuité. Au-delà des cendres, il y a la lumière, ne serait-ce que dans les étoiles dont nous sommes une infime parcelle, selon le mot célèbre de Hubert Reeves. Mais je pense aussi qu'il faut renoncer à tout espoir de conserver son intégrité individuelle.

Comment agir auprès des nouvelles générations afin qu'elles comprennent et saisissent mieux la valeur de la vie qui passe, qu'elles construisent un autre monde pour demain ?

Faisons-leur confiance. Le temps les rattrapera. Les nouvelles générations feront leur propre expérience et seront confrontées, à leur tour, à la recherche de sens. Par contre, elles pourraient nous imputer la responsabilité du monde que nous leur aurons légué, en dépit du fait qu'il est plutôt hasardeux d'intenter un procès à ses ancêtres. Quant à les aider à comprendre la valeur de la vie, si fugace, si transitoire, ils finiront par l'apprendre par eux-mêmes, l'âge venant. En moyenne, la vie d'un être humain sur terre dure, dans le meilleur des cas, de 4 000 à 4 500 semaines, à condition bien sûr de vivre du bon côté de la planète. Cela dit, dans la nature, il y a moins bien loti que nous : une poignée de semaines pour une cigale, quelques jours pour un papillon de petite taille, vingt-quatre heures pour l'éphémère.

Vous avez été professeur d'histoire. À la suite de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi de la Guerre froide, le monde a-t-il appris à mieux vivre ? En d'autres termes, faut-il des événements graves pour prendre conscience qu'une vie est de l'or et qu'il faut tout faire pour qu'elle brille ?

Tout le monde, je crois, est convaincu que la vie est de l'or, surtout la sienne, mais cette conviction s'étend le plus souvent à ses parents, à ses enfants, à son cercle proche. Au-delà, cela devient plus problématique. L'empathie est assez rare entre humains, car l'espèce est souvent en situation de rivalité. Un fleuriste, un ornithologue, un entomologiste, un astronome comprendront peut-être mieux à quel point la vie est un miracle, un don unique infiniment plus riche et plus brillant que l'or. Mais c'est surtout quand on a perdu quelque chose qu'on en mesure le prix. Demandez ce que pensent de la valeur de la vie les victimes civiles de Gaza ou d'Ukraine ! Après la Seconde Guerre mondiale, malgré les millions de morts, les économies détruites et le profond traumatisme social qui s'en est suivi, la vie a repris étonnamment le dessus : on a reconstruit, relancé l'économie, mis en place des systèmes de protection sociale dont nous profitons encore aujourd'hui. Le plus spectaculaire a été la hausse subite de la fécondité, liée notamment au retour des prisonniers et des déportés. Probablement qu'à force d'avoir côtoyé la mort, la vie n'a jamais semblé aussi précieuse.

Justement, malgré tous les événements tragiques qui ont suivi – guerre du Vietnam, guerre des Six Jours, etc. –, les années 1960 semblent avoir été des « années bonheur » avec la modernisation tous azimuts, la libération des femmes, les premiers pas de l'homme sur la Lune… Puis la période des « Trente Glorieuses » a touché à sa fin. En tant qu'auteur-jardinier proche des âmes, croyez-vous qu'on puisse revivre de telles années ?

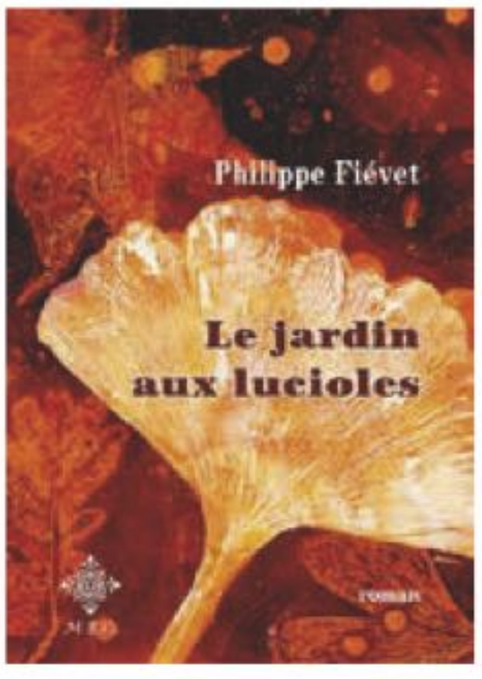
Elles sont derrière nous et font partie d'un album de famille qui a rejoint les livres d'histoire. Ce qui est passé est perdu, mais ce qui est perdu est passé, alors pourquoi devrions-nous perdre pour autant notre capacité d'émerveillement ? Dans un jardin, vous êtes à la source des pulsions les plus merveilleuses et les plus protéiformes de la vie. Tant qu'il y aura des jardins et des personnes pour s'imprégner de « l'âme parfumée des parterres » chère à Henri Bosco, il sera possible de vivre des moments intenses. Il suffit d'ouvrir les yeux et de respirer à pleins poumons !

« Dans le village où je vis aujourd'hui, les bulles de collecte de verre sont adossées aux murs du cimetière, ce qui en dit long sur le respect dont nous faisons preuve à l'égard de ceux qui aspirent au repos éternel »

Les grands leaders du monde n'auraient-ils pas intérêt à fréquenter leur jardin ? La photo de Charles de Gaulle en pleine réflexion sur son avenir en octobre 1969 à Colombey-les-Deux-Églises est restée célèbre.

Le jardin du général était conçu à l'image, sobre, qu'il voulait donner de sa vie privée. C'était un jardin méditatif, un refuge loin du luxe ostentatoire et des fastes officiels. En revanche, son épouse Yvonne était amoureuse des roses thé, tout comme Bernadette Chirac, qui a contribué à la création d'une nouvelle roseraie à l'Élysée. Elles n'ont pas été les seules : pour mémoire, Joséphine de Beauharnais, l'épouse de Napoléon Bonaparte, a constitué à la Malmaison la plus grande collection de roses de son temps ! Aujourd'hui, les chefs d'État semblent négliger les bienfaits de la chlorophylle et oublier ce que la proximité de la nature pourrait leur apporter en termes de réduction du stress et de stimulation des fonctions cognitives. Il paraît même que passer du temps sous les arbres favoriserait la récupération émotionnelle. Louis de Funès l'avait compris : entre deux tournages de film, il passait de longues heures à travailler dans son jardin. À sa mort, sa roseraie comptait 600 espèces et variétés. Il peut même se targuer d'en avoir une qui porte son nom, créée en 1984 par la maison Meiland. C'est une grande rose, d'un orange lumineux, qui ravit aujourd'hui encore tous les amoureux de rosiers.

Jean-Philippe Grissot



« Le Jardin aux lucioles » (MEO), roman, 191 p. Disponible en librairie et sur toutes les plates-formes.